

Pourquoi je raisonne

Je raisonne pour la beauté du site de Montfort, pour les mystères que recèlent à jamais ces ruines. Ce site inscrit les humains dans l'Histoire : des Dauphins du Moyen-Age aux Raisonneurs qui s'acharnent à contrer l'oubli et le temps qui passe.

Je raisonne pour les Raisonneurs, qui s'affairent, chacun à ce qu'il préfère, samedi après samedi, les uns scellant des pierres, d'autres débroussaillant, d'autres encore fleurissant les ruines. Chacun de son côté et tous prêts à s'atteler, ensemble, aux tâches qui nécessitent plus de bras.

Moi, je n'y travaille guère... Raisonneuse « par sympathie », en quelque sorte...

Par contre, je suis une fidèle des pique-niques lorsqu'il y a « journée complète ».

Et le château m'a fait un clin d'œil récemment, en faisant briller pour moi la clé de son trésor. Irrésistible, je vous l'assure !

Laurence



Au nom du bureau de l'association, recevez nos meilleurs vœux pour une heureuse année 2020, pour chacun d'entre vous, la santé et beaucoup de bonheur pour vos familles et vos proches.

Partez à la découverte des richesses patrimoniales et participez à leur mise en valeur par l'intérêt que vous leur portez.

Pour 2020, nous nous efforcerons de poursuivre les actions engagées par l'association, dans la bonne humeur, le dynamisme, la motivation et la chaude entente qui la caractérise.

Assemblée Générale Ordinaire

Vendredi 24 janvier 2020 à 20h00

Salle Cascade (derrière la mairie)

Conformément à nos statuts, le bureau des Raisonneurs de pierre est heureux de vous inviter à la prochaine assemblée générale de l'association.

C'est un moment convivial où chacun peut prendre connaissance des activités, se rappeler les temps forts de l'année écoulée, découvrir les projets de l'année à venir, apporter ses idées et discuter avec le conseil d'administration.

Nous partagerons le verre de l'amitié à l'issue de l'assemblée et espérons pouvoir compter sur votre présence.

Si vous ne pouvez venir, merci de donner votre pouvoir à un autre membre de l'association qui pourra vous représenter.

Notre prochaine conférence

Veuillez noter dès à présent dans vos agendas notre conférence annuelle qui se tiendra le

jeudi 19 mars à 20h00
à la Médiathèque de Crolles

La conférence sera présentée par Fabrice Delrieux, Professeur des universités en histoire ancienne à l'université Savoie - Mont-Blanc. Elle s'intitule :

« Entre croyance et science, la représentation cartographique du monde dans l'Occident chrétien médiéval ».

Les portulans

par Phil

Un portulan, ou carte-portulan, de l'italien *portolano*, littéralement « livre pilote », livre d'instructions nautiques.

Les navigateurs avaient été longtemps guidés par les « instructions nautiques », ou « routiers de mer » en usage depuis l'Antiquité.

À partir du XIII^e siècle, sous l'impulsion des navigateurs génois et vénitiens, ces ouvrages sont devenus des portulans, des sortes de cartes, sans souci d'exactitude topographique ni d'échelle, mais présentant tous les détails des côtes, avec les écueils et les phares, la description des ports de mer ainsi que tous renseignements utiles à la navigation et à l'accès de ces ports, courants, hauts-fonds....

Si les navigateurs italiens utilisaient plutôt le mot *portulan* (*portolani*), les navigateurs portugais le mot *roteiro*, les navigateurs anglais utilisaient *rutter*, dérivé du français *routier* (ou routier-pilote) qui est utilisé en France dès le XV^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Si les portulans étaient très utiles le long des rivages, ils n'apportaient aucune aide à la navigation au long cours.

Les portulans se distinguent par deux caractères graphiques spécifiques : les lignes de vents ou de rhumb qui colorent et quadrillent les surfaces marines et l'alignement perpendiculaire au trait de côte des noms de lieux (havres et ports colorés différemment selon leur importance).

Des roses des vents permettent en outre de repérer la route et de déterminer le cap à suivre.



Une rose des vents sur un portulan de 1492

Au premier abord, ces cartes peuvent paraître incompréhensibles aux non-initiés car le portulan est réalisé comme une toile d'araignée (entrelacs

de lignes vertes et rouges). Elle se constitue de seize lignes de rhumb, de roses des vents, de seize points nodaux et de seize aires de vents de 22°30'. Cela forme des parallélogrammes, des carrés et des rectangles. Ces tracés forment ce qu'on appelle alors un marteloire (de l'italien *mar*, la mer et *telio*, la toile).

Les lignes (*rhumbs*) partent des représentations de boussoles qui sont dessinées avec le plus grand soin. En termes de marine, un *rhumb* est une unité de mesure d'angle, égale à 11,25°, délimitée par deux directions du vent (soit 1/4 de 45° ou un secteur angulaire).

Mais point de méridiens et de parallèles. A cette époque les marins italiens de la fin du XIII^e et du XIV^e siècle n'ont pas encore connaissance d'un quelconque système de coordonnées. Cette absence qui nous interpelle aujourd'hui fait le charme et l'originalité de ces cartes, construites sans système de projection, nécessaire à nos yeux pour tout

passage d'une surface sphérique (la Terre) à sa représentation plane.

Ces portulans sont en effet le symbole d'une connaissance approfondie des mers et du pouvoir commercial et naval d'un royaume ou autre pouvoir de l'époque. D'ailleurs, à l'époque des grandes découvertes, ils sont considérés par les royaumes du Portugal et d'Espagne comme des secrets d'État, notamment à partir du traité de Tordesillas établi en 1494. L'établissement de ces cartes nautiques est basé sur le mode de navigation par cabotage : le bateau se déplace à proximité des côtes, ce qui permet d'effectuer une série de mesures visuelles, en fonction du cap, et de les annoter. Un portulan est fondé sur des observations et des relevés faits avec des outils assez élémentaires : la boussole, le sextant et l'alidade, sorte de règle permettant l'alignement avec un point et ainsi déterminant un angle. C'est l'invention de la boussole qui place désormais le nord magnétique en haut des cartes, les cartes théologiques du Moyen-âge plaçant généralement l'orient en haut de la carte (lieu probable du paradis terrestre).

La plus ancienne carte nautique dite « portulan » daterait de 1290 ; il s'agit de la *Carta Pisana* tracée peut-être à Gênes, conservée au Département des cartes et plans de la Bibliothèque nationale de France : Elle apparaît en Méditerranée à l'époque des croisades, caractérisée par des échanges intenses entre l'Orient et l'Occident.

La plupart du temps, le portulan est dessiné à la main et est donc unique. Le support est généralement du parchemin : une peau de veau ou d'agneau qui sont plus résistantes à l'enroulement ou à la pliure et qui peuvent être utilisées, si besoin est, dans un milieu humide sans être trop détériorées. Ou plusieurs feuilles de vélin, découpées et assemblées pour former une seule grande carte ou plusieurs planches d'un atlas.

Les cartes théologiques, appelées « cartes en T », pensées par l'Eglise catholique de cette époque sont loin d'être des représentations exactes du monde, et ne peuvent convenir à la navigation.



Carte en T ou TO pour *Terrarum Orbis*, Sur la carte, tournée vers l'Orient avec Jérusalem au centre, les trois continents connus l'Asie, Europe et Afrique sont placés de part et d'autre de barres verticale et horizontale, formant un T.

C'est ce besoin d'une cartographie empirique et réaliste qui entraîne la création du portulan.

Les premiers portulans sont remarquables par leur précision. En effet, la Carte Pisane, ne déforme la mer Méditerranée que d'un seul degré par rapport à la réalité, soit environ 90 kilomètres.



Carte Pisane
c. (1250 - 1291)
1000 ans à 1000 ans
Paris, Bibliothèque Mazarine

Aux conventions purement cartographiques du XIII^e siècle se sont progressivement ajoutées des évocations pittoresques, de la faune, de la flore, des peuples ou des modes d'habitation et de navigation, dues à des artistes (peintres, enlumineurs) qui invitent à la découverte et leur donnent une dimension encyclopédique. Les cartes portulans passent de statut d'outil de navigation à celui d'objet d'art et de connaissance.

Les toponymes sont écrits perpendiculairement à la côte, quelle que soit sa direction, si bien qu'il faut tourner la carte, mise à plat, pour lire certains noms. Les noms des ports les plus importants apparaissent en rouge, ceux des mouillages secondaires, en noir. Argent et or soulignent les îles et les estuaires ; bannières, vignettes urbaines, roses des vents, végétation, personnages, animaux s'établissent sur les terres ; et parfois même des navires parcourent les flots.



Portulan fin XV^e
siècle (extrait
zone Normandie,
Bretagne
Vendée)

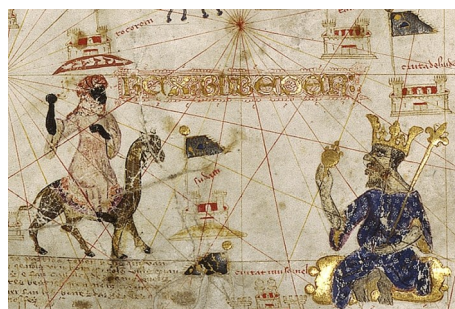
Le portulan porte un canevas de lignes de vents se référant aux points cardinaux. Rayonnant à partir d'un point central, huit lignes principales et des lignes secondaires déterminent à l'intérieur d'un cercle seize ou trente-deux angles. Souvent spectaculaires, elles furent associées à l'image des grands aventuriers qui s'engagèrent sur l'Océan pour découvrir le monde.

Initialement dédiée à la mer Méditerranée et à la mer Noire, la carte portulan a pu être déclinée sous forme de cartes régionales et étendue à tout l'espace découvert et exploré par les navigateurs, voire seulement imaginé.

L'emploi de matières rares pour les illustrer et la richesse du décor magnifient la puissance de l'autorité politique qui les a commandés. Les sujets représentés peuvent être imaginaires ou bien réalistes et constituent de ce fait un reportage sur la connaissance du monde.

Au début du XV^e siècle, un événement majeur va faire évoluer la conception de ces cartes. Manuel Chrysoloras de Florence traduit un manuscrit et l'offre au pape Alexandre VI : c'est la redécouverte de la Géographie de Ptolémée rédigée vers 150 ap. J.C.

L'édition d'Ulm de la *Cosmographia* a été réalisée par le bénédictin Nicholas Germanus, cartographe et enlumineur.



Le roi Musameli, détail de la Carte marine de l'océan Atlantique Nord-Est, de la mer Méditerranée, de la mer Noire, de la mer Rouge, d'une partie de la mer Caspienne, du golfe Persique et de la mer Baltique. Mecia de Viladestes, 1413.

qui offre au duc de Ferrare, en 1466, une carte qu'il a dressée à partir de la Géographie de Ptolémée, basée sur des calculs de longitudes et latitudes savantes (heure locales d'éclipse de lune par exemple). Les méridiens sont représentés non pas avec des segments de droite, mais avec des



arcs de cercle. Cet ouvrage deviendra même, avec la Bible, l'un des premiers livres imprimés. En 1535, il est traduit en français. Ce traité de géographie antique stimule la recherche et l'envie de posséder une cartographie aussi précise que possible.

En 1511, Bernardus Sylvanus tente de concilier portulan et « projection ptoléméenne ». Cependant, le portulan ne peut adopter n'importe quelle projection, car l'usage nautique fait que le navigateur doit pouvoir tracer sa route sur la carte : il lui faut une carte où la loxodromie soit une droite sur une carte (courbe qui coupe les méridiens d'une sphère sous un angle constant comme la trajectoire suivie par un navire qui suit un cap constant).

Gerardus Mercator, scientifique hollandais, en 1569, répond à ces attentes en réalisant un chef-d'œuvre : une carte où il combine le savoir empirique des cartes-portulans, fondées sur le cap et la durée de navigation et la connaissance des scientifiques grecs de l'Antiquité, à savoir la division de la surface terrestre en longitude et latitude. C'est la naissance de la projection de Mercator, encore utilisée aujourd'hui par les marins du monde entier.

Les portulans dont la production s'étend sur plus de cinq cents ans disparaîtront progressivement au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, qui voient le développement d'innovations techniques, notamment l'horloge de marine, permettant l'élaboration de cartes plus détaillées et surtout plus précises.

Sortie patrimoine Raisonneurs et PAG 2019

par François

En ce 12 octobre 2019, notre sortie automnale commune avec Patrimoine et Avenir en Grésivaudan nous a emmenés dans le Nord-Isère, aux confins du département. Notre première étape, Crémieu, possède encore ses remparts du XIV^e siècle et de très belles maisons dans un petit centre-ville bien conservé et bien actif.



Nous avons ensuite repris nos forces à l'auberge de Larina, ce qui nous a naturellement menés au site historique de Larina, un promontoire surplombant l'Isère à son virage vers le Sud. Ce site a été occupé depuis les temps préhistoriques, et présente des vestiges archéologiques importants d'un domaine rural de la fin de l'antiquité et de la période mérovingienne. Il a servi de carrière locale, ce qui a justement attiré les archéologues, point de départ des fouilles lors de découvertes de sarcophage dans une carrière.

Ces 20 dernières années, les restes de maisons burgondes (en bois sur muret de pierre) ont été remis en valeurs, avec leurs probables évolutions. Les archéologues en déterminent la fonction et les occupants. Les nécropoles sur la colline semblent défier la modernité de la centrale du Bugey, sur le Rhône.

Après la période burgonde, l'évolution des constructions indique une occupation franque : les murs sont entièrement en pierre. Il n'en reste que des murets, suite au réemploi des pierres.



Une dernière halte dans le musée, maison du patrimoine de Hières-sur-Amy, nous a permis de bien comprendre l'histoire de la presqu'île de Crémieu en suivant les découvertes archéologiques, dans une présentation chronologique. Préhistoire, Celtes, Romains, Burgondes et Francs ont tous laissé des témoignages dans cette région. Avec une belle surprise en fin de musée : un torque d'or, une épée de bronze et un poignard de fer. Toutes les époques celtes réunies en offrande dans une seule tombe !

Nous avons eu lors de cette journée trois guides passionnants. Bravo Michel de nous avoir concocté cette sortie !



Histoire de clef

par Hélène

On ne trouve pas souvent d'objet intéressant lors de nos chantiers au château de Montfort, voire même pas d'objet du tout pendant des mois ; mais ce dernier samedi d'octobre, Laurence avait envie de se défouler au château, grand bien lui en a pris, elle a découvert le trésor de l'année : une petite clef. Oui, je sais, cela peut sembler insignifiant, mais après quelques clous forgés et un anneau d'attache pour chevaux découverts au cours de ces 5 dernières années, c'est beaucoup !

Cette clé, la voici, fraîchement sortie de terre et toute rouillée, et la même clé à côté, après nettoyage à la soude.



Quand on découvre ce type d'objet, les questions ne tardent pas à s'imposer, obsessionnelles : à quoi pouvait-elle bien servir et de quand peut-elle bien dater ? Quelle est cette curieuse forme de clé ? Et au-delà, quelle est donc l'histoire de la clé ? A quand remontent les premières clés ?

La clef et son histoire

C'est aux Égyptiens que l'on doit les premiers verrous il y a environ 7 000 ans. Ils inventèrent le verrou à loquet tombant qui se bloquait grâce à une cheville mobile : c'est la première serrure. Pour déverrouiller cette dernière, une tige de fer à une dent était utilisée pour soulever la cheville et libérer le verrou : voici la première clef ! En multipliant les chevilles bloquant le verrou, les Égyptiens complexifiaient les serrures et, de fait, complexifiaient les clefs qui commencèrent d'avoir plusieurs dents disposées selon la combinaison de position des chevilles.

Les plus anciennes clés sont des crochets à plusieurs griffes, qui ne pouvaient être manœuvrées que de l'exté-

(Suite page 6)

Histoire de clé

par Hélène

(Suite de la page 5)

rieur, sur des verrous placés à l'extérieur. Ce système connu des Egyptiens, fut transmis aux Grecs, puis aux Romains.

Excepté la clé à griffes, modèle primitif, les romains utilisaient des clés dites à platine. Celles-ci agissaient en soulevant le pêne de la porte, après avoir introduit la clé dans une fente prévue à cet effet. Ce procédé fut utilisé jusqu'au XVIII^e siècle. En plus perfectionné, ils disposaient d'une clé aux formes plus proches de la clef actuelle, qui tournait dans une serrure. Les Romains avaient également pour coutume de porter à un doigt de petites clés bagues pour coffres, elles étaient munies d'un cachet à cire qui servait de signature. Le jour des noces, le marié romain en offrait une à son épouse. Peut-être est-ce même l'origine de l'alliance matrimoniale ?

La clef s'allonge et s'affine à l'époque mérovingienne. Au XII^e siècle, la clef évolue et porte un anneau presque circulaire.

Au XIV^e siècle, en 1351, le serrurier Vincent Alexandre fabrique une clef et une serrure sur ordre du roi, pour protéger les bijoux de la couronne.

Entre le XIII^e et le XV^e siècle, l'anneau tend à s'ornementer, et la tige est courte.

A partir du XV^e siècle, la forme se stabilise, et peu à peu, apparaissent quatre parties bien distinctes : l'anneau, la bossette, la tige et le panneton.

A la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle, l'anneau est souvent décoré d'une rosace ; percée dans plusieurs épaisseurs de métal. Parfois, cette rosace est surmontée d'une fleur de lys.

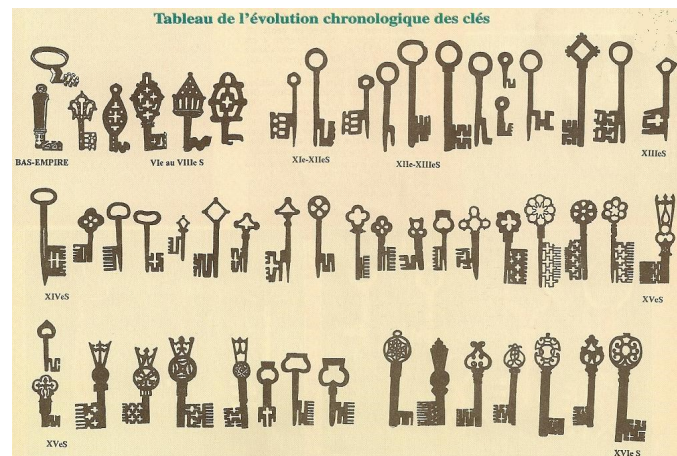


Au XVI^e siècle, les clefs deviennent de véritables œuvres d'art, sculpturales, magnifiques et parfois même architecturales. Les poignées s'ornementent de fresques vivantes, ce sont de véritables sculptures. Les tiges sont de formes différentes : rondes, triangulaires, carrées, ou cannelées. Lorsqu'on le regarde de profil, le panneton s'élargit sur son bord en « T ».

Ce style Renaissance arrive tout droit d'Italie et trouve son parfait accomplissement en France. La complication des serrures entraîne la mise au point du passe-partout.

Cette époque est sans aucun doute la plus fabuleuse pour l'histoire de la clef, car il se développe une ancienne coutume du XIV^e siècle, le chef-d'œuvre que doit exécuter le compagnon pour passer maître. Les compagnons ont trouvé là matière à accomplir de magnifiques fabrications.

Au XVIII^e siècle, les lignes souples des époques Régence et Louis XV gagnent également les clefs, mais c'est à cette époque que la France cède le pas à l'Angleterre, qui fabrique de superbes clefs, en acier. Ce qui est une innovation en ce domaine. L'anneau est très ouvragé, et porte souvent des armoiries au milieu de motifs décoratifs. La tige est cannelée, et burinée artistiquement.



La clef, tout un symbole

La clef ne sert pas seulement à ouvrir, elle possède une symbolique forte. Elle peut même dans certains cas ne servir à rien et pourtant imposer le respect à plusieurs millions de personnes.

Combien de fois avez-vous eu envie de prendre la clef des champs ? Ou de trouver la clef du problème ? Sans oublier la clef du paradis.



Pietro Perugino (le Pérugin), 1448 - 1523 La remise des clefs à Saint-Pierre. Entre 1481 et 1482

Chapitre 16 versets 18-19 de l'Évangile de Matthieu : « Et moi, je te le déclare : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et la puissance de la Mort ne l'emportera pas sur elle. Je te donnerai les clés du royaume des Cieux : tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans les cieux. »

Les clefs ouvrent des perspectives, des mondes nouveaux réels ou imaginaires. A chacun sa propre clef. Les Raisonneurs ont trouvé la leur, elle n'est certes pas une œuvre d'art, et peu importe son âge et ce qu'elle pouvait ouvrir, c'est la clef qui nous donne accès au monde imaginaire du château de Montfort.

Sources :

<http://www.detection77.com/pages/les-cles-antique.html>

<https://www.mariellebrie.com/histoire-des-clefs/>



La plante par Martine

Les courges

Les courges, voilà bien un légume auquel on pense en cette saison, mais la grande famille des cucurbitacées dont elles font parties, avec ses 800 espèces, se décline en fait en toute saison.

Puisque c'est de saison, et que Brigitte nous propose une recette à base de potimarron, commençons par les courges d'hiver (en fait des courges qui poussent en été mais que l'on mange en hiver car elles se conservent très bien).

Dans la famille des cucurbitacées, donnez-moi *Cucurbita maxima*. C'est dans cette espèce que l'on trouve le potimarron, mais aussi le potiron avec des variétés bien connues comme le Rouge vif d'Étampes, le Jaune gros de Paris, le Bleu de Hongrie... On y trouve aussi le giraumon qui est une variété de potimarron.

Autre grand groupe de courges *Cucurbita pepo*, espèce dans laquelle on trouve la citrouille, toutes les variétés de courgettes, la courge Jack-Be-Little, le pâtidou, le patisson, la courge spaghetti...

Parmi les courges musquées, *Cucurbita moschata*, il y a ma préférée la Butternut, et aussi la Musquée de Provence, la Sucrine du Berry, la Longue de Nice...

Mais les cucurbitacées nous proposent aussi d'excellents légumes d'été :

- ♦ la courgette qui est, comme nous l'avons vu plus haut une *Cucurbita pepo*,
- ♦ le concombre, *Cucumis sativus*, et le cornichon qui n'est autre qu'un petit concombre,
- ♦ le melon, *Cucumis melo*,
- ♦ la pastèque *Citrullus lanatus*,
- ♦ la courge bouteille *Lagenaria* que je cultive pour le château de Montfort.

Voilà un petit tour d'horizon non exhaustif de cette grande famille.

Pour terminer, parlons un peu de l'origine de ces différentes espèces.

Toutes les *Cucurbita* sont originaires des régions tropicales d'Amérique. Donc, chez nous au Moyen-âge, pas de potirons, potimarrons, courgettes.

La pastèque est originaire d'Afrique de l'Ouest.

Le concombre, qui poussait naturellement au pied de l'Himalaya, est cultivé en Inde depuis plus de 3 000 ans.

La courge bouteille est originaire des régions tropicales d'Afrique et d'Asie. Le melon est probablement originaire d'Afrique intertropicale. Il a été cultivé en Egypte 2 700 ans avant notre ère. Cité dans le capitulaire De Villis de Charlemagne, il a été cultivé dans nos régions au Moyen-âge, de même que le concombre et la courge bouteille.

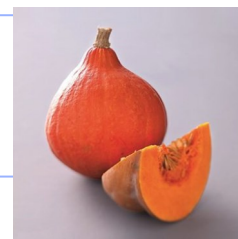
Photos, de haut en bas : courgette blanche de Trieste, cornichon, courge Giraumon Turban, patisson, courge bouteille, courge Jack O'lantern, courge Butternut.





La recette par Brigitte

Flan de Potimarron au curry



Ingrédients

1 potimarron
3 œufs
3 c. à soupe de farine
1 brique de crème fraîche liquide
2 tranches de fromage
1 pincée de muscade
1 pincée de curry
1 noix de beurre
Sel et poivre

- Préchauffer le four à 180°C.
- Laver et couper le potimarron en deux avant de l'épépiner et de le détailler en morceaux. Plonger les morceaux dans un volume d'eau salée et faire chauffer jusqu'à ce que la chair et la peau soient tendres.
- Égoutter le tout avant de mixer finement avec une noix de beurre.
- Dans un saladier, casser les œufs, les fouetter et incorporer la farine, la crème, la muscade, le curry et le sel.
- Une fois la préparation homogène, incorporer la purée de potimarron.
- Huiler des moules individuels ou un moule familial et verser la préparation. Déposer des petits morceaux de fromage sur le dessus et enfourner pour 15 à 20 minutes de cuisson.



L'expression du mois par Phil

Prendre les jambes à son cou (S'enfuir très vite)

J'imagine quelqu'un de très souple qui ramène ses jambes au niveau de son cou. Mais le côté pratique pour courir ce n'est pas flagrant...

Au XVII^e siècle, on disait « prendre ses jambes sur son col » (notez-le « sur ») et cela signifiait « se résoudre à partir pour quelque message ou quelque voyage » « se mettre en chemin, s'en aller ». Il s'agissait donc simplement des préparatifs à un déplacement qui nécessitait quelques objets utiles, des vêtements ou des denrées, et bien sûr, d'emporter aussi ses jambes pour s'y rendre. Et comme la besace était souvent portée en bandoulière ou à l'aide d'une sangle passant derrière le cou, il fallait aussi « prendre ses jambes sur son col » voire si on pousse le bouchon « pendre ses jambes à son cou ».

Ce n'est qu'à partir du XVIII^e siècle qu'elle commence à prendre son sens moderne où domine l'image d'une fuite précipitée, pour marquer la promptitude, la vitesse. L'usage était de dire, de manière imagée et humoristique, qu'il ne fallait pas oublier de prendre ses jambes, surtout si on devait partir à la hâte et courir. Par déformation linguistique, l'expression est simplement devenue « prendre ses jambes à son cou ».



Expression subtilement illustrée par le lièvre qui prend la métaphore à la lettre.

Plier les gaules

Cette expression date du XIV^e siècle. La gaule était une longue perche qui servait notamment de canne à pêche. Lorsque l'on plie une gaule, c'est que l'on a terminé sa journée de pêche. Car c'est effectivement de la pêche que nous vient cette expression. La canne à pêche s'appelle aussi une gaule (probablement issu du latin *vallus* « pieu ») et, lorsque le pêcheur a fini sa journée, il plie les gaules [*]. Du coup, par extension, parce que les pêcheurs sont aussi parfois des travailleurs, plier les gaules marque la fin d'un travail ou d'une tâche quelconque.

Plier les gaules, c'est juste rentrer chez soi, mais dans l'idée qu'on reviendra demain. C'est un au revoir, pas un adieu. Dans l'expression transparait le temps passé au emballage, l'attention donnée au matériel, un soin porté à son rangement puisqu'il devra servir demain. Tout pêcheur en rivière est patient et minutieux. On plie les gaules mais... on met les bouts.

[*] Comme d'habitude, au fond, on esquisse un rictus ayant à l'esprit le sens argotique et érotique de la « gaule » qui, dans un certain état, devient plutôt difficile à plier et remballer. Mais là on parle plutôt du facteur...